

Philippe Dubath

Zidane et moi

Nanon, ce soir, j'ai envie de te parler de lui, de te dire pourquoi je l'aime.

Pourquoi certains matins, dans le parfum du dernier café et dans l'élan du départ, je n'ai plus de main libre pour caresser ton épaule. L'une est prise par la maigrelette serviette de cuir où dorment d'ennuyeux papiers professionnels. L'autre tient un sac de toile gonflé et repu, lourd, mal fermé, d'où montent des senteurs d'humidité et de transpiration rassies. Une manche de pull, une lisière de linge, la pointe d'une chaussure terreuse pendouillent en surface. La journée, je le sais, sera légère: j'ai rendez-vous avec lui.

Non, je n'ai pas d'amant, et pourtant il s'agit bien d'amour. Affection serait trop léger. Passion serait trop romantique. Amour est le mot adapté à ce sentiment qui me pousse depuis des décennies à vivre avec un ballon près de moi. A la maison, dans la voiture, dans le jardin, il y en a toujours un qui roule ou dort.

Si je le frôle, si je le vois, là, inerte, il m'arrive de l'animer de la main. Mais je préfère le tâter, l'éveiller, le humer, le vouloir, l'appeler de mon pied droit.

Oui, j'aime le ballon de tout mon pied. J'aime le football. Et j'ai envie de te dire ce soir comment cela est arrivé, pourquoi cela me rend heureux.

Mon premier vœu n'est pas que tu comprennes. Il est que tu saches.

Je crois que tout commença un soir de novembre, dans la fin des années cinquante. Je devais avoir sept ans. Mon père m'avait emmené pour la première fois au stade de la ville.

Le football me prit donc par l'épaule en cette nuit de brume pour ne plus me lâcher. On ne peut pas dire que je sus le séduire. J'avais reçu rapidement un ballon de vrai cuir, mais je n'eus pas le temps de rêver à un avenir de joueur dont on parle dans les journaux et à la télévision. Confronté à ma lenteur, à mon dos fragile et à une paresse indomptable, je compris rapidement que je n'étais pas du bois dont on ferait une célébrité. J'aurais aimé, cela m'eût convenu, que le football puisse se

jouer sans qu'il soit nécessaire de courir, et que seule compte l'adresse même statique à manier le ballon. Mais ce n'était pas cela du tout.

Il fallut partir. Le travail manquait à mon père. Il fallut quitter ce menu ordinaire et tranquille, mon chez-moi, ma terre, mon camp.

Donc il fallut partir. Et, quand on part, on arrive quelque part. Pour moi, ce fut la Suisse. Catholique, Français avec un accent marqué, timide, si timide, rougeoyant pour un simple regard appuyé, c'était beaucoup. Rien dans mon nouvel univers ne ressemblait à ce que j'avais connu. Mon premier professeur, au premier jour d'école helvétique, me souhaita d'ailleurs une bienvenue pétaradante.

Monsieur R. posa à la classe une question mathématique, à laquelle je répondis, empressé, un peu lèche-bottes, soulagé de connaître la réponse: «Quatre-vingt-six!». On ne m'avait pas prévenu, mais il se chargea de me mettre au courant. Prenant à témoin les vingt-huit élèves heureux de s'intéresser d'encore plus près à ce jeune sauvage venu d'une autre planète, il me traita de va-nu-pieds. «Va-nu-pieds». Car ici – il l'expliqua en très long et en très large – on disait huitante-six et rien d'autre.

Tu penses bien, Nanon, ce surnom me resta quelque temps, et je perdis dans l'incident quelques-uns des derniers millimètres d'assurance qui me restaient.

J'allais probablement vers le drame, je me laissais glisser vers la solitude volontaire et l'agressivité: on trouve les défenses qu'on peut quand tout va de travers. Mais il restait le ballon. Le football. Et quand tu aimes le ballon, il finit forcément par te faire tomber sur quelqu'un de gentil avec qui tu pourras, pour commencer et en attendant mieux, parler avec les pieds.

Il y eut Philippe, un voisin plus âgé qui me proposa son jardin comme terrain d'amitié. Tous les deux, nous y jouâmes des matches sans fin entre le cerisier et le poirier instaurés buts des quatre saisons. Sa mère, une courte femme aux seins pointus et

longs comme des betteraves, fut le premier arbitre de ma carrière, puisque de sa cuisine elle veillait à ne pas laisser passer un seul gros mot. Les cartons jaunes et rouges n'existaient pas, mais les privations de tartines à quatre heures, si! J'exagère: dans nos jours de sagesse, le beurre et la confiture faisaient plier la tranche de pain. Mais c'est vrai qu'elle avait de sacrés seins...

Il y eut Bernard, qui m'apprit que des matches se tenaient régulièrement après l'école dans un parc public. Le football n'y était pas encore interdit, la création spontanée enfantine et adolescente n'y était pas encore remplacée par ces petits engins de couleurs, des motos, des grenouilles, des tracteurs montés sur ressort, réservés aux tout-petits, qui occupent aujourd'hui dans les villes la majorité des surfaces vertes où trônent des écriteaux affichant un ballon barré d'un trait rouge.

Dans ce parc, c'était formidable. Je n'avais jamais à dire huitante ou quatre-vingts puisque les scores de nos matches n'atteignaient pas cette altitude. De même, mon accent «frouisien», comme disaient les vilains, ne gênait personne puisque des accents, il en venait de partout. Et s'il m'arrivait d'être un peu, un tout petit peu marginalisé, je me retrouvais en fraternelle compagnie avec les Italiens dont j'avais appris les surnoms. J'étais le Frouisien, ils étaient les Ritais, les Magutes, fils d'immigrés que pas mal de Suisses regardaient de haut en ce temps-là. Je les aimais bien. Je cherchais de l'amitié et ils me rassuraient. Tard dans la soirée, j'écoutais de mon lit leurs pères qui fumaient et parlaient dans la rue, quand les volets des maisons suisses étaient fermés depuis longtemps.

Nanon, tu le devines, tu le vois bien, c'est au football que mes angoisses s'estompaient. Dans ces parcs publics, dans le jardin des copains, puis plus tard, quand je devins membre d'un club, dans ces drôles de vestiaires de bois où l'on apprenait à se montrer nus. Sur les terrains, on se fichait de ce qu'il y avait avant et de ce qu'il y aurait après. Je n'y étais plus timide, je pouvais exister librement, semblable à mes copains d'origines si variées. Je venais de découvrir qu'en football la différence n'était pas une maladie honteuse.

Les copains. Je revois leurs jambes, l'état de leurs chaussures de foot, leur habileté à jouer davantage que leurs visages. J'entends leurs voix, et me reviennent le rythme de leurs dribbles, leur manière de garder la balle, de courir. De rire et de protester. Ils étaient de toutes les couleurs, de toutes les religions, cheveux crépus ou cheveux plats, yeux de braise et accents éclatants, peau du Sud ou pommettes en feu, cuisses de fil de fer ou mollets de bois nouveaux. Ils se montraient tendres, susceptibles, ou durs comme de la caillasse, prétentieux, modestes. Certains avaient déjà des têtes de faux-monnayeurs et d'autres des bouilles de prêtres, d'instituteurs ou de footballeurs. Comme vont les choses: un ballon, et la famille du parc public, sans père, sans mère, sans surveillant, sans autorité adulte, était créée et vivait sa petite vie.

Au club, qui offrait l'avantage de nous entraîner régulièrement, et de nous faire jouer de vrais matches le week-end avec de vrais maillots contre de vraies équipes d'autres vrais clubs, j'étais bien aussi. On arrivait sur le terrain, l'entraîneur nous donnait deux ou trois ballons, et c'était fait, comme au parc, comme partout, nous conversions avec les pieds.

Je veux dire que, quand tu passes le ballon à quelqu'un d'autre, pour toi cet autre est quelqu'un. Une personne. Tu l'as vu, tu l' observes, tu tiens compte de lui, il est instantanément lié à toi, et une conversation s'installe de pied à pied. L'autre est là, et sans lui il n'y aurait pas de jeu. Sans toi non plus. Bien lui passer le ballon, c'est déjà le respecter. Le lui prendre, c'est exister. On est deux, trois, dix, et on fait rouler ce qu'on appelle le «cuir» avec la certitude inconsciente qu'il ne pourra pas devenir carré et immobile d'une seconde à l'autre, qu'il va continuer à rouler, donc que chacun finira par le retoucher tôt ou tard.

Ma conviction fut donc vite établie que, parmi ces frères terreux et transpirants, parmi ces potes aux trognes universelles, je n'avais pas à avoir peur. Ils me donneraient toujours quelque chose, et ce serait au minimum le ballon, d'une passe toute simple. Je repense à Giovanni. Un caractère plutôt ombrageux, une volonté machiste de s'amuser seul et longtemps avec le ballon avant de le passer. On râlait beaucoup contre Giovanni. Il quittait volontiers le terrain après avoir menacé tout le monde de ses poings lourds. Il ne frappa jamais personne et, s'il n'était pas là un jour, il nous manquait, la famille n'était pas complète.

Extrait du livre «Zidane et moi», Philippe Dubath, 2002, Editions de l'Aire, Vevey. Passages publiés avec l'accord des Editions de l'Aire.

Philippe Dubath, né en Lorraine et vivant actuellement sur les rives du Léman, est journaliste et photographe. Atypique, il concilie avec talent l'art, la littérature, l'amitié et le sport populaire.